

plus possible à la portée des enfants qu'elle se trouvait appelée à diriger. mais on sentait qu'il lui en coûtait pour redescendre des hauteurs dans lesquelles planait son âme, pour s'occuper des choses de ce monde. Sa douceur était extrême, et cependant aucune des religieuses ne se faisait mieux et plus vite obéir. Son regard imposait, sa voix pénétrait ; une autorité intérieure, indéfinissable, surtout pour les enfants, émanait d'elle à l'insu d'elle-même.

Dans toutes les situations de la vie elle eut été une femme remarquable : grandie par la sainteté du cloître, illuminée par la contemplation, pâlie par l'austérité, transfigurée parfois par l'inspiration, elle était véritablement au-dessus, non pas seulement des autres femmes, mais audessus de son siècle.

Les grandes vues politiques de Catherine de Sienne, le lyrisme sacré de sainte Thérèse, les révélations des Mechilde et des Gertrude, les simplicités de foi des Emmerich et des Marie d'Agréda, tout cela était en elle développé, dilaté, épanoui, ou mystérieusement caché dans les plis de son cœur.

Quand les autres religieuses lui parlaient, la déférence se trahissait par leur maintien comme par leurs paroles ; sa supériorité se manifestait en dépit de son humilité. Peut-être était-ce pour la soumettre à une épreuve qu'on l'avait placée à la tête du pensionnat. Jamais elle ne fit rien qui permit de deviner qu'elle souffrait de remplir la tâche ingrate d'enseigner à des enfants la grammaire ou la rhétorique.

Sa parole était clair, vive, imagée. Ce qu'elle disait, on le voyait.

R. N.

(*A suivre*)